

Première année **Bêtes de concours**

Charles-Henri Ramond

Numéro 316, novembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90224ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2018). Compte rendu de [Première année : bêtes de concours]. *Séquences : la revue de cinéma*, (316), 28–28.



—
Les affres de la compétition

Origine : France
Année : 2017
Durée : 1 h 32
Réal. : Thomas Lilti
Scén. : Thomas Lilti
Int. : Vincent Lacoste (Antoine),
William Lebghil, Michel Larousseau,
Darina El Joundi, Benoît di Marco
Dist. : EyeSteelFilm

Première année

Bêtes de concours

CHARLES-HENRI RAMOND

Thomas Lilti est un cas vraiment à part dans la cinématographie française. Médecin généraliste encore en activité, il mène en parallèle une probante carrière au grand écran en proposant des œuvres qui fusionnent savamment les parcours fictionnels au creuset concret de son vécu. En ressortent des chroniques réalistes, humanistes et à leur manière, des regards sur la société française d'aujourd'hui débordant largement du cadre de l'étude des mœurs d'une profession primordiale, de plus en plus soumise aux diktats des marchés. En 2014, il y eut *Hippocrate* dans lequel Benjamin, un jeune médecin incarné par Vincent Lacoste, entamait avec la ferveur du débutant son tout premier stage à l'hôpital. Deux ans plus tard, ce fut *Médecin de campagne* qui évoquait le douloureux problème de la relève des spécialistes dans les zones rurales en exposant le cas de conscience d'un praticien enthousiaste, mais bien décidé à partir à la retraite. Avec *Première année*, Lilti reprend le tandem du briscard et du novice déjà utilisé dans *Hippocrate*, à qui il emprunte un prénom, un comédien, ses producteurs attirés ainsi que son équipe technique. Chez Lilti, la continuité se réinvente sans cesse.

Dans cette chronique douce-amère, les trajectoires de Benjamin (William Lebghil) et d'Antoine (Lacoste), étudiants en première année de médecine, fusionnent pour affronter la rentrée. Le premier arrive tout droit du «bacho», tandis que le second s'y colle pour une troisième fois. À l'instar des deux précédentes propositions, Lilti s'amuse à conjuguer les contradictions : le succès et l'échec, la candeur et l'expérience, l'espoir et le défaitisme. Il imbrique les destins, détaille les humeurs et, comme dans bon nombre de films venus de l'Hexagone, mêle les cartes en opposant les origines sociales différentes des protagonistes. Benjamin est fils de docteur, Antoine est issu d'un milieu plus modeste. Loin des confrontations et des revendications, ce mélange donne à Lilti l'occasion de dresser des portraits humains forts en gueule et de délivrer un instantané embrassant tour à tour les affres de la compétition, les injustices du système scolaire, les aspirations de la jeunesse et les relations familiales.

On le voit, avec ce récit en apparence anodin, Lilti se fait le témoin d'une époque, transcendant

l'anecdote et le cas personnel. Dans ses films, il y a autant, sinon plus, à apprendre sur les dessous du métier que dans bon nombre de reportages documentaires. Et cela, sans jugement ni ton moralisateur, et sans prendre au sérieux sa démonstration. Au contraire, malgré l'intensité déployée, et en dépit de développements dramatiques importants, l'humour et la spontanéité se manifestent en permanence grâce à des répliques aussi perspicaces que drôles. Les dialogues finement ciselés composent les bases solides de cette amitié naissante, solidaire dans les joies ou les désillusions procurées par un cursus compliqué ponctué de concours sans pitié.

Le côté mécanique des travaux d'étudiants est également montré dans une réflexion bien sentie sur le savoir «par cœur» et sur l'amusant regard porté sur le programme de révision journalier que concocte Benjamin pour qu'Antoine rattrape le retard accumulé. Il en résulte un avis critique profond sur un système d'apprentissage qui ne laisse pas de place à l'hésitation, plongeant très tôt le jeune adulte dans un mode de confrontation, où la concurrence s'additionne aux difficultés de la tâche à accomplir plus tard, dans un métier où l'incertitude est bannie.

Assurée et dynamique, la mise en scène ne s'embarrasse pas de faux-fuyants. Directe, la caméra de Nicolas Gaurin capte avec délicatesse les petits matins parisiens, les amphithéâtres houleux ou les réunions familiales distantes. Une qualité d'ensemble qui ne bouscule guère les conventions, mais qui, à l'instar des scénarios de Lilti, propose des instants fugaces qui restent néanmoins en mémoire, comme cette séquence où dans un immense hangar de la zone nord de Paris des milliers d'élèves se retrouvent pour passer l'examen. Sur de minuscules pupitres d'écoliers alignés en rangée à quelques centimètres l'un de l'autre, ils sont des bêtes de concours fébriles, comme dans une ferme industrielle. Une image marquante qui reviendra à deux reprises, comme un rappel à la dureté d'un monde qui nous semble pourtant familier et qu'on n'avait peut-être jamais vu comme cela. ▲